

Nadia Busato
Padania
blues



QUAI VOLTAIRE

PADANIA BLUES

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

JE NE FERAI UNE BONNE ÉPOUSE POUR PERSONNE,
Quai Voltaire, 2019.

Nadia Busato

PADANIA BLUES

*Traduit de l'italien par
Karine Degliame-O'Keeffe*



Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère italien des Affaires étrangères et de la Coopération internationale.

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo del Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.

Titre original : *Padania blues*.

© NADIA BUSATO, 2020.

© SOCIETÀ EDITRICE MILANESE, 2020.

© LA TABLE RONDE, PARIS, 2022, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

editionslatable ronde.fr

*À Paul Mellory.
L'amitié ne meurt pas parce que tu es parti.*

« *Jie dao sha ren.* »

« Tuer avec un couteau d'emprunt. »

Les 36 stratagèmes, Chine, période
des Printemps et Automnes, c. 770-495 av. J.-C.

« Treize filles à une fête, ça porte
malheur. Vous douze, sortez d'ici ! »

Jerry dans *Certains l'aiment chaud*, 1959.

Note de l'autrice

Tout ce que vous allez lire est vrai.

Surtout ce qui paraît le plus absurde ou cruel.

Surtout la rancœur et la violence. Rien n'est faux, ni les mensonges ni les lettres d'amour.

Les personnages aussi sont réels même si j'ai modifié leurs noms et donné à l'un d'entre eux celui d'une poupée.

Quant au vieil Inri, il s'appelait bien ainsi.

Jouons à un jeu

Allez, on joue à un jeu. Tu te mets à ma place, je me mets à la tienne.

Je suis assise au bar à ta place, je tourne distraitement les pages du journal et je lis dix lignes d'une histoire qui paraît franchement risible. Je remue mon café en ricanant et je blague avec le barman qui l'a lue aussi. Je lui dis: « Du pur *Cronaca Vera*¹. » Il me répond: « Un truc de dingue. » Je lis dix lignes d'une histoire qui, hormis les morts, est comique. Je dirais même hilarante.

Et toi, tu es allongé à ma place sur un lit d'hôpital et tu fais semblant de dormir pour ne pas répondre aux questions des médecins et connaître le fin mot de l'histoire. Et puisque tu es moi, tu penses comme moi: tu ne comprends pas. Tu te demandes ce que tu fais dans ce lit. Comment tu t'es fourré dans une situation pareille. T'avais quoi dans la tête. Si on peut parler de tête. Tu as passé tellement de temps à la divertir, à l'étourdir, à l'anesthésier, à l'avilir pour l'empêcher de penser, que tu n'en as peut-être plus.

Quel âge as-tu? Combien d'années de vie nous séparent, remplies de réseaux sociaux, de messages envoyés dans le

1. Équivalent italien du *Nouveau Détective*. (Toutes les notes sont de la traductrice, sauf indication contraire.)

néant en espérant capter un peu d'attention, de cuites à répétition, de médicaments qui ne soulagent plus, de jeux en ligne où tu espères humilier un inconnu, de télévision que tu ne regardes pas, d'écrans d'ordinateur ou de téléphone portable dans lesquels tu te noies, qui te volent ton intimité et ton sommeil, combien de journées dissoutes dans des drogues plus ou moins fortes, plus ou moins légales, plus ou moins addictives? Combien d'années de non-vie nous séparent, toi et moi? J'aimerais mieux te connaître, puisque dans ce jeu on inverse les rôles et que, au fond, aucun de nous deux n'est plus sensé que l'autre. Moi, je suis dans la merde. Toi, en revanche, tu t'en sors bien cette fois: tu te contentes de lire mon histoire et de réfléchir à ce que tu aurais fait, et puisque tu es toi, tu te dis que tu vaux mieux que ça, mieux que tout le monde, que tu ne serais pas tombé si bas.

On y va. Les règles sont simples: je suis à ta place, et toi à la mienne.

Dans ma situation, qu'est-ce que tu aurais fait? Quelle décision aurais-tu prise? N'oublie pas que j'étais seule et que je n'avais pas d'autre cerveau pour penser à ma place et me mettre en garde: *tu es en train de faire un carnage.*

Tu as du mal à me suivre? Tu sais pourquoi? Parce que tu n'es pas comme moi. Tu n'es peut-être même pas une femme. Et si tu es un homme, tu vis dans un monde différent du mien. Un monde dont tu n'as pas idée. Un monde où les choses penchent en ta faveur. Un monde où tes défauts, même physiques, te singularisent, te donnent du caractère. Si tu es un homme, dans ce monde-là, tu es très bien comme tu es: que tu sois unique, original, inimitable ou bien banal. Ce luxe, dont tu n'as pas conscience,

tu en jouis à tous les âges de la vie, du berceau au cercueil. « *Lascia aperta la porta del cuore, vedrai che una donna è già in cerca di te*¹ », chantait mon père le matin en se rasant. En tant qu'homme, il te suffit d'exister.

Mais si tu es une femme, tu sais de quoi je parle. Tu connais le poids de ton corps, surtout au sens métaphorique : il ne te satisfera jamais. Si tu es une femme, on t'a tartinée dès les premières semaines de ton existence d'un sentiment d'inadéquation, en même temps que de pommade à l'oxyde de zinc ; et tu ne t'en déferas jamais. Si tu es une femme, tu sais de quoi je parle. Mais ça ne veut pas dire que tu me comprends, ou que tu en as envie. Les femmes se rangent rarement du côté des femmes. Autour de moi, une seule se range au mien. Et elle ne cesse de me répéter que la beauté intérieure ne sert que si quelqu'un peut entrer la voir. Si tu es une femme, tu es peut-être de celles qui ont quitté le genre d'endroit où je vis pour ne plus jamais y remettre les pieds. Et si tu es partie, si tu as la chance que les choses aient bien – ou même très bien – tourné pour toi, tu pourrais revenir dire aux filles comme moi qu'une alternative existe, qu'un ailleurs meilleur nous attend. Si tu t'en es sortie, tu ne devrais pas nous tourner le dos. Parce que, au bout du compte, l'important n'est pas de parvenir à destination, l'important est de montrer le chemin.

Toute la question, c'est : pourquoi ? Pourquoi, après tout le mal que je m'étais donné, avec les rêves que j'avais,

1. « Laisse ouverte la porte de ton cœur et tu verras qu'une femme est déjà à ta recherche », « *Teorema* », chanson de Marco Ferradini (1984).

mon avenir tout entier ne dépendait-il que d'une chose : mes seins ?

Cet article, tu as dû le lire et le relire, plusieurs fois, tant le mobile t'est apparu ridicule, voire pathétique, insignifiant. À chaque fois que tu y repenses, tu ris. Pourtant, c'est réel, il y a des personnes qui meurent à cause de leurs seins. Plus de cent l'année dernière. Je sais ce que tu penses, qu'à toi ça n'arriverait pas, mais ce n'est pas si simple. Si tu avais une paire de seins, tu en connaîtrais l'importance. Pas seulement dans cette ville, pas seulement en Italie. Le monde est obsédé par eux. Ouvre un journal, n'importe lequel, va sur le site de celui-ci, et tu finiras bien par voir apparaître des seins au milieu d'un article, sans raison. Promène-toi sur Internet, regarde un film, joue à un jeu vidéo. Partout se dressent des seins triomphants. Et toujours plus beaux que les tiens.

Pense à la manière dont tout le monde te regarde. Te juge. Ce que tu ressens, toi, à les porter. Comme ils te transforment selon les jours, parfois beaux et parfois non, alors que toi, tu es toujours la même ; et il faut les trimballer partout, tels qu'ils sont. Les jours où ils sont bien fermes, personne n'est là pour les voir. Et quand il y a quelqu'un à impressionner, ils prennent l'air avachi.

Tu as remarqué que dans les films, quand une femme entre dans une chambre, elle le fait toujours les bras levés, agrippés au chambranle de la porte ? Ensuite elle s'allonge sur le lit et étend à nouveau les bras au-dessus de sa tête. Un hasard ? Un instinct simiesque peut-être. Ou bien une impulsion, un réflexe. Ou encore un signe de reddition, mains en l'air, face à une virilité indéniable, évidente, gigantesque ?

La vérité est que chaque femme, sans exception, possède des seins fantasques, dotés d'une personnalité propre,

indisciplinés et rebelles. Qui se mettent en grève, épuisés, deviennent deux poires pendantes et tristes le jour où on voudrait qu'ils aient la consistance ferme et juteuse de melons. Voilà pourquoi les femmes lèvent toujours les bras, y compris au cinéma! C'est comme ces statues de héros qui arborent un micropénis: un signe d'encouragement et de solidarité adressé aux personnes normales. Les actrices sont des femmes comme les autres: elles étirent leurs pectoraux pour que leurs seins se ressaisissent, se reprennent, remontent ne serait-ce qu'un peu. Elles sont en représentation. L'important, c'est de ne pas faire peine à voir.

Mais j'aurais beau te dire que tout a commencé par une histoire de seins: les miens. Te dire que je n'en pouvais plus, que j'étais prête à tout. Que je ne regrette pas. J'aurais beau tout t'expliquer, je ne suis pas sûre que tu comprendrais. Tu comprendrais les faits, la séquence des événements dans cette histoire absurde du début à la fin. Mais me comprendre, moi? Tout ce que je te demande, c'est de ne pas te moquer, m'insulter, m'enfoncer, me dire que je l'ai bien cherché.

Cela dit, il y a de quoi rire.

Pendant plus de vingt ans, je me suis coltiné les seins les plus ignobles que Dieu ait jamais créés dans ce monde de merde. Comme si ça ne suffisait pas de naître fille. J'ignore où tu vis, mais ici on tue les femmes sur un coup de tête: tu rencontres quelqu'un, vous vous aimez et un beau jour, il te bute et on le félicite. Et s'il ne te bute pas, il te cogne dessus pour le restant de tes jours. Cogner les femmes est

un sport local : les chiffres le disent, la télévision le dit, on en reparle tous les ans les 7, 8 et 9 mars. À l'évidence, les mots ne servent à rien et les choses ne cessent d'empirer. Être une femme par ici n'a rien d'une sinécure. Il faut te marier si tu veux que quelqu'un subvienne à tes besoins. Mais devant le prêtre, tu ne fais pas le signe de croix avec la même insouciance que ton mari. Et pour un bon mariage, de préférence avec un type qui n'est pas du coin et qui te sortira de ce trou à rats planté au milieu d'une plaine nimbée de brouillard et de smog, une seule solution : ressembler à une déesse, être aussi belle et irrésistible que la reine de Troie et prier pour qu'on t'enlève.

Moi, je suis presque comme ça. J'ai un seul défaut : des seins de merde.

Deux seins si odieux, repoussants, irrévérencieux et déplaisants qu'ils ne se supportent pas entre eux. Mollement étendus sur mon buste parfait, entre des épaules dessinées et des abdominaux à tomber, ils s'ignorent.

Tu sais ce que c'est, d'avoir un corps sublime et deux seins affligeants ? À moins de loucher, d'avoir un bras plus long que l'autre ou une tare quelconque, tu ne peux pas imaginer les regards déçus que j'encaisse chaque fois que je me déshabille. Les commentaires du type « quel dommage ». Tu ne peux pas comprendre le vilain tour que m'a joué le sort. Le jour où Dieu assignait une paire de seins aux filles à naître et que les mamans faisaient sagement la queue, la mienne a été prise d'une terrible nausée et a abandonné sa place.

La file d'attente prénatale pour les seins des fœtus ressemble à celles devant les bacs de fouille du centre commercial un jour de soldes : premier arrivé, premier servi. Les retardataires se tapent les tailles hors normes, les

coupes informes, les couleurs marronnasses et les articles avec une étiquette «défectueux» collée dessus.

Ma mère faisait la queue pour des 95 bien fermes jusqu'à ce qu'une soudaine nausée l'oblige à se précipiter aux toilettes. Elle y est restée un bon moment. Assez longtemps pour que le stock des 95 s'épuise, et même les tailles 90 avec mamelons turgescents. Et elle, toujours aux toilettes, en pleine crise intestinale. Qui sait à quoi elle pensait. Peut-être qu'elle réfléchissait à la vie. Peut-être qu'elle proférait des jurons et que Dieu, pour la punir, l'affligea en plus d'une diarrhée intempestive. En attendant, la distribution des tailles 85 avait commencé, ces seins qui gonflent au moment des règles et peuvent passer pour un 90B porté avec fierté, mais qui ne vous empêchent jamais de dormir sur le ventre. Et tandis que ma mère émet des bruits inhumains et des gaz toxiques depuis le plus profond de son être de femme, mère, couveuse et chambre à gaz, la taille 85 s'arrache comme des petits pains et on passe à la taille 80, celle des athlètes, des ballerines, des sans soutien-gorge ; des seins de gamine aux tétons pointés sous le débardeur, une poitrine osseuse qui se soulève en même temps que la cage thoracique, des seins si frêles que le moindre toucher impétueux risquerait de les pulvériser. Une fois vidée de tout ce qu'elle avait à offrir, ma mère se relève. Et en femme qu'elle est, elle s'attarde devant le miroir, se rince la bouche, se lave les mains, se perce deux points noirs au menton et remet du rouge à lèvres avant de quitter les cabinets célestes et de reprendre une place dans la file.

Il n'y a presque plus personne, la file avance plus vite. Quand son tour arrive, ma mère s'approche du comptoir charcuterie des cieus et demande poliment ce qui reste.

Voilà ce qui reste.

Deux seins dépareillés, un petit 85, bonnets différents, si bien que quel que soit le soutien-gorge, ils ne le rempliront jamais uniformément. Des seins qui ne gonfleront pas au moment des règles, et qu'aucun sport ni crème hors de prix ne pourra raffermir. Qui déprimeront les jours de pluie et s'affaisseront les jours de chaleur. Des seins météoropathiques et antipathiques qui ressembleront plutôt à des mamelles tout juste bonnes à me rappeler que je suis la femelle de l'homme, une descendante quelconque de celui qui, pour créer mon espèce, n'a eu besoin que d'une seule côte. Voilà pourquoi mes seins sont si mal foutus, pourquoi ma poitrine, comme le cœur qu'elle abrite, est si fragile.

Barbie travaille au salon Hair&Beauty d'Ogno, petite ville de la vallée du Pô perdue au milieu des champs et des usines, où elle est née et a grandi.

Quand Barbie regarde sa mère, elle lui en veut de baisser la tête et d'accepter sans rien dire le retour de son mari après deux ans d'absence. Quand Barbie regarde son père, elle voit un raté scotché devant les interviews du président de la Ligue du Nord. Quand Barbie traverse la nationale perchée sur ses talons, elle s'imagine assistante d'un présentateur télé, ou mariée à un footballeur. Quand Barbie regarde le photographe avec qui elle a couché, elle voit son ticket d'entrée dans le milieu de la mode. Et quand elle se regarde dans le miroir, elle se rappelle ses ambitions. Elle sait se mettre en valeur et saura obtenir des hommes qu'ils l'amèneront là où elle veut arriver : loin d'Ogno. Tout ce qui lui manque, c'est de quoi se payer une belle paire de seins.

Alors, quand Barbie regarde le bidon d'essence qu'elle a entre les mains, elle ne voit pas le drame qui approche : elle voit s'ouvrir la porte de sortie.

Nadia Busato, s'emparant d'un fait divers aussi tragique que déroutant, dresse le portrait d'une jeune femme d'aujourd'hui, dont la vision du bonheur se situe à l'exact opposé de sa réalité.



Padania blues

Nadia Busato

Couverture : NoOok

© Vincent Besnault/Getty Images

Cette édition électronique du livre

Padania blues de Nadia Busato

a été réalisée le 06 mai 2022

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037108814 - Numéro d'édition : 393650).

Code Sodis : U38030 - ISBN : 9791037108838

Numéro d'édition : 393652.